



Je connais monsieur ! (Page 590.)

par les traits destinés à son oncle. Jaloux à outrance, comme on l'est à dix-huit ans, le timide adorateur de madame Caussade ne remarqua pas sans un dépit furieux les petites faveurs prodiguées par elle à Raoul Tonayrion ; à cette blessure du cœur s'en joignit une autre non moins cuisante dont l'amour-propre devint le siège.

— Je suis sûr qu'elle croit que cette nuit j'ai eu peur, pensa l'élève de Saint-Cyr en rougissant de confusion à cette idée ; toutes ses railleries sur le peu de courage de certains hommes sont évidemment à mon adresse. Damnation ! Si je savais qu'elle me prit pour un lâche, je me brûlerais la cervelle à ses pieds, afin de lui prouver que j'ai du cœur.

Selon le respectueux usage des adolescents, Félix Cambier n'osa pas donner un libre cours au ressentiment que lui inspirait la conduite de la dame de ses pensées, mais il montra moins de retenue au sujet de l'heureux rival qui déjà, plus d'une fois, lui avait fait éprouver les amertumes de la jalousie.

— Mon oncle, dit-il en prenant à part Servian, lorsqu'ils furent descendus sur la terrasse, ne trouvez-vous pas, comme moi, que ce monsieur Tonayrion abuse de la permission d'être fat, impertinent et insupportable ?

— La suite au prochain numéro. —

PAULINE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

(Suite.)

Je la vis assise sur le banc où elle m'avait raconté sa vie. Depuis ce temps, je l'ai dit, comme si elle eût été réellement endormie dans les bras de la mort, ainsi qu'on le croyait, au-

cun écho de la France n'était venu la réveiller, mais peut-être approchait-elle du terme de cette tranquillité, et l'avenir pour elle allait-il douloureusement se rattacher à ce passé que tous mes efforts avaient eu pour but de lui faire oublier. Je la trouvai triste et rêveuse ; je vins m'asseoir à son côté ; ses premiers mots m'apprirent la cause de sa préoccupation.

— Ainsi, vous partez ? me dit-elle.

— Il le faut, Pauline, répondis-je d'une voix que je cherchais à rendre calme ; vous savez mieux que personne qu'il y a des événements qui disposent de nous, et qui nous enlèvent aux lieux que nous ne voudrions pas quitter d'une heure, comme le vent fait d'une feuille. Le bonheur de ma mère, de ma sœur, le mien même, dont je ne vous parlerais pas s'il était le seul compromis, dépendent de ma promptitude à faire ce voyage.

— Allez donc, reprit Pauline tristement, allez, puisqu'il le faut ; mais n'oubliez pas que vous avez en Angleterre aussi une sœur qui n'a pas de mère, dont le seul bonheur dépend désormais de vous, et qui voudrait pouvoir quelque chose pour le vôtre !...

— Oh ! Pauline ! m'écriai-je en la pressant dans mes bras, dites-moi, doutez-vous un instant de mon amour ? croyez-vous que je ne m'éloigne pas le cœur brisé ? croyez-vous que le moment le plus heureux de ma vie ne sera pas celui où je rentrerai dans cette petite maison qui nous dérobe au monde entier ?... Vivre avec vous de cette vie de frère et de sœur, avec l'espoir seulement de jours plus heureux encore, croyez-vous que ce n'était pas pour moi un bonheur plus grand que je n'avais jamais osé l'espérer ?... oh ! dites-moi, le croyez-vous ?...

— Oui, je le crois, me répondit Pauline ; car il y aurait de l'ingratitude à en douter. Votre amour a été pour moi si délicat et si élevé, que je puis en parler sans rougir, comme je parlerais d'une de vos vertus... Quant à ce bonheur plus grand que vous espérez, Alfred, je ne le comprends pas !... Notre bonheur, j'en

suis certaine, tient à la pureté même de nos relations ; et plus ma position est étrange et sans pareille peut-être, plus je suis déliée de mes devoirs envers la société, plus, pour moi-même, je dois être sévère à les accomplir...

— Oh ! oui... oui, lui dis-je, je vous comprends, et Dieu me punisse si j'essayais jamais de détacher une fleur de votre couronne de martyre pour y mettre en place un remords ! mais enfin il peut arriver tels événements qui vous fassent libre... La vie même adoptée par le comte, pardon si je reviens sur ce sujet, l'expose plus que tout autre...

— Oh ! oui... oui, je le sais... Aussi, croyez-le bien, je n'ouvre jamais un journal sans frémir. L'idée que je puis voir le nom que j'ai porté figurer dans quelque procès sanglant, l'homme que j'ai appelé mon mari menacé d'une mort infâme... Eh bien !... que parlez-vous de bonheur dans ce cas-là, en supposant que je lui survécusse ?...

— Oh ! d'abord... et avant tout, Pauline, vous n'en seriez pas moins la plus pure comme la plus adorée des femmes... N'a-t-il pas pris soin de vous mettre à l'abri de lui-même, si bien qu'aucune tache de sa boue ni de son sang ne peut vous atteindre ?... Mais je ne voulais point parler de cela, Pauline ! Dans une attaque nocturne, dans un duel même, le comte peut trouver la mort... Oh ! c'est affreux, je le sais, de n'avoir d'autre espérance de bonheur que celle qui doit couler de la blessure ou sortir de la bouche d'un homme avec son sang et son dernier soupir !... Mais enfin, pour vous-même... une telle fin ne serait-elle pas un bienfait du hasard... un oubli de la Providence ?

— Eh bien ?... dit en m'interrogeant Pauline.

— Eh bien ! alors, Pauline, l'homme qui, sans conditions, s'est fait votre ami, votre protecteur, votre frère, n'aurait-il pas droit à un autre titre ?

— Mais cet homme a-t-il bien réfléchi à l'engagement qu'il prendrait en le sollicitant ?

— Sans doute, et il y voit bien des promesses